

la domination d'un genre sur l'autre peut prescrire une attitude sexuelle de surface conforme aux valeurs hyper-phalliques du groupe de référence).

Il y a aussi le risque de décompensations psychopathologiques par rupture de la barrière de clivage : « le moi pré-adolescent découvre en lui l'existence d'un moi qu'il ne peut pas endosser » (p. 244). Les troubles apparaissant alors pouvant évoquer des syndromes post-traumatiques.

Le chapitre terminal, par Christophe Dejours, reprend en forme de synthèse la plupart des thèmes parcourus.

Il réexamine la notion de mythosymbolique, à la lueur des apports des conférenciers, il s'agit bien, comme le pointait Laplanche, d'un domaine qui vient servir les tentatives de liaison-symbolisation, ou traduction/refoulement de l'enfant aux prises avec les messages énigmatiques de l'autre. Cependant cet apport qui vient aider à la traduction, c'est-à-dire mobiliser sa pulsion de recherche, de savoir, n'aura éventuellement pas le même sens, ni le même effet selon qu'il est fourni par l'adulte, dans l'onde porteuse de l'attachement, lequel adulte se révèle à la fois séducteur et aidant à la traduction, et par le socius.

L'auteur distinguera d'ailleurs dans ce dernier les apports *symbolico-culturels*, qui se traduiront davantage par des récits dont l'accès à l'enfant sera médiatisé (plus ou moins efficacement, c'est-à-dire non sans produire là encore des effets de séduction) par l'environnement proche de celui-ci, dans un souci de transmission et de stimulation de sa pensée et de sa fantaisie créative, de ce qu'il nomme *l'Imaginaire social* (où prévaut le régime des images leurrantes et totalisantes) reçu massivement, sans médiation, comme un enveloppant séducteur, excitant les peurs et exaltant la puissance comme la violence de la domination, manipulateur comme le peut être le message publicitaire, ou propagandiste comme s'expriment les idéologies sectaires ou religieuses.

Tout au long de la lecture de ce volume, l'on ne peut pas manquer de faire des ponts avec le champ des groupes thérapeutiques menés psychanalytiquement, et il y a fort à parier que ce concept d'aide à la traduction et son cortège ne viennent enrichir notre boîte à outils, aux côtés d'élaborations finalement proches issues de nos théoriciens.

Un ouvrage particulièrement intéressant, exigeant par la hauteur de son élaboration théorique, passionnant par la richesse des perspectives cliniques qu'il ouvre, très clarifiant aussi sur l'avenir de la psychanalyse, sa portée toujours novatrice, pourvu qu'elle ne s'enferme pas dans des dogmes et sache échapper à la fascination exercée par certains totems...

Christian Sigoillot  
À propos de...

**Jean-Jacques Grappin  
et Jean-Jacques Poncelet**  
(sous la direction de)  
*Groupes et traumatismes*  
Toulouse, érès, coll. « Groupes  
thérapeutiques », 2017

Bien sûr, les contenus des articles de ce livre collectif ne peuvent que nous rappeler les tragiques attentats terroristes de l'actualité récente même si les groupes thérapeutiques dont il est question ici se situent dans un champ institutionnel sans rapport avec ces événements (à deux exceptions près). La référence au « méta-cadre socio culturel » (appareil social à penser les pensées : Kaës, Gibello) s'inscrit donc en arrière-plan de toutes ces réflexions.

En second lieu, la distinction entre trauma (physique) et traumatisme (psychique) fait ici écho à d'autres oppositions comme celle d'intérieur/extérieur, fantôme/réalité, contenant/contenu, et l'approche thérapeutique groupale s'inscrit elle-même dans un paradoxe puisque

les vécus d'indifférenciation la rendent « traumatogène » (Kaës) avant d'être le lieu où le traumatisme peut s'élaborer (« traumatophore » [B. Duez]).

En introduction, l'image du « groupe chaudron » proposée par J.-B. Chapelier rend bien compte des mécanismes de déliaison à l'œuvre avant que ne s'opèrent de nouvelles connexions par la figurabilité, situant le traumatisme comme la clef qui ouvre ou ferme la porte d'un monde interne figé dans une souffrance sans issue ou permettant les retrouvailles avec l'unité narcissique.

Sur les pas de Freud et de Ferenczi, l'article introductif de cet auteur rappelle très clairement comment les deux dimensions du thème, « groupe » et « traumatisme », se rencontrent dans la théorie psychanalytique et sur la scène contretransférentielle telle que le thérapeute peut en faire l'expérience dans les groupes quand il est lui-même atteint par la destructivité ambiante.

D'ailleurs, la primauté accordée par Ferenczi à la défaillance de l'environnement maternel, comme le souligne J.-J. Grappin, nous mène sur la voie du dispositif groupal, groupe contenant, comme équivalent propre à assurer la restauration de ce temps d'avant.

C'est en tout cas un aménagement (régressif – sans pour autant que le patient ne redevienne « réellement » un enfant), tel que les préconisait Ferenczi, qui axait la cure sur le hic et nunc de la séance et privilégiait l'efficacité thérapeutique aux constructions théoriques.

La synchronie du groupe constitue à cet égard et à travers la pluralité de ses membres un retour possible sur la diachronie des événements (confusion des langues, séduction généralisée, traumatismes cumulatifs...).

Mais en ouverture, avec B. Duez, c'est depuis les horizons de l'originaire (Aulagnier), au sens topique, que le traumatisme est à envisager puisque c'est depuis ce lieu que l'indécidable peut être repéré comme la première forme de détresse.

Celle-ci devance toute idée d'effraction (reliée habituellement au traumatisme qui, selon la thèse de l'auteur, ne ferait qu'actualiser l'état psychique d'indécidabilité initial) dans la mesure où l'indécidabilité serait ce qui, à partir des pictogrammes, organise les délimitations topiques du sujet.

C'est ce qu'il appelle la « scénalité psychique » (ensemble des liens psychiques potentiels dans lesquels le sujet advient à la naissance).

Face à cet échafaudage théorique et spéculatif, on a un peu l'impression d'assister au développement d'une fiction complexe et séduisante demandant à être objectivée.

Notre adhésion est elle-même soumise à l'indécidable !

Quoi qu'il en soit, la cure groupale aurait ici pour fonction d'offrir une « scénalité groupale », une figurabilité de « l'être traumatique-à-l'indécidable » dont le rêve est le meilleur exemple (ambiguïté, flou du repérage intérieur/extérieur).

On retiendra au passage l'idée selon laquelle, avec les états limites, la co-construction (Viderman) est, dans les groupes, le préalable indispensable à la mise en jeu de l'association libre et à la mise en œuvre de la neutralité des analystes fuyant l'écueil de la neutralisation.

Dans cet esprit et pour revenir aux bases, à l'arrière-fond, il faut, pour dépasser l'insupportable et l'inconciliable, au sein d'un groupe thérapeutique (notamment avec les enfants en phase de latence), construire la maison groupe, c'est-à-dire bâtir le contenant avant le contenu.

C'est ce que nous rappelle Didier Roffat, à la suite de G. Haag, quand il parle des « remises » c'est-à-dire des « restes » du travail psychothérapeutique ne pouvant trouver à se loger et être traités dans l'espace du groupe.

Ils viennent se nicher dans le méta-cadre institutionnel que J. Bleger référerait au lieu de dépôt de la partie symbiotique de la personnalité : un cadre dont le patient

ne prend conscience que lorsqu'il vient à manquer ou lorsqu'il change.

Ce sont des « zones-non-zones », susceptibles de correspondre, en termes de traumatisme, au non-advenu, lieu de l'informel, de « l'entre-monde », où s'évanouiraient les différences.

L'enfant qui s'échappe du groupe et qui crie chercherait à « incorporer l'objet institution pour se la rendre présente au dehors comme au dedans et ainsi à nier toute séparation » ; symbolisation d'une symbolisation impossible.

Les éclairages théoriques de B. Duez et de D. Roffat se rejoignent ici de façon féconde autour de la clinique proposée par ce dernier. D. Roffat utilise la belle expression de « berceau groupal » comme ce qui rassemble toutes les composantes de l'institution.

Dans le même esprit, A. Ducret, dans le cadre de son travail avec des jeunes adultes confrontés aux attentats du Bataclan, s'appuie sur Searles et nous dit que le traitement doit activer initialement des fonctions mentales déterminées en dehors de l'individu, c'est-à-dire dans l'équipe, et que l'individu ne s'approprie que par la suite (l'intégration des divers fragments du moi doit s'effectuer en grande partie à l'extérieur du patient).

Où l'on voit que « la cellule psychologique » d'après drame, si souvent invoquée, ne suffit pas et N. Kacha, qui a travaillé avec des femmes d'Alger suite aux massacres de 1997, expérimente un groupe long qui bouscule la tradition dans ce pays en accueillant la parole des femmes. On est sensible aux éléments enveloppants que constituent la sensorialité et la caractéristique exclusivement féminine du groupe tout autant qu'à l'importance du secret dans ce texte qui est très inspiré du concept de « Moi-peau » de D. Anzieu.

Mais rien n'est simple, surtout quand l'admission en institution est elle-même vécue comme un traumatisme. C'est ce que nous montrent D. Aupetit et S. Brosier à propos d'un groupe d'accueil en

IMPRO. Toute l'énergie semble alors dirigée dans le sens de l'évacuation et de la projection, et toute parole a valeur d'action, nous semble-t-il.

Cela ne pose-t-il pas plus généralement la question du dispositif proposé ?

On voit, en effet, dans l'article suivant de D. Chaulet que la situation de groupe de jeu présentée engage directement le corps, « un univers saturé de motricité » dans lequel le petit Pierre dont il est question, figure à travers des manœuvres d'isolement/provocation du thérapeute (psychomotricien) le trauma du décès paternel.

Même problème avec le groupe de N. Bayle, C. Chabas et P. Perrocheau, en CMPP, dont le dispositif n'est pas précisé, mais qui est redoublé d'un groupe de parents. La répétition du jeu du fantôme est repérée comme ouverture symbolique face aux traumatismes et s'expérimente comme un psychodrame qui ne dit pas son nom : pourquoi ne pas aller d'emblée dans ce sens ? Mise en « représentation », nous disent les auteurs, ce qui ouvre une question : quel type de proposition thérapeutique de groupe peut-on mettre en place en fonction de la psychopathologie ?

Retour au « métacadre » avec J.-J. Poncelet qui travaille avec des parents d'enfants autistes susceptibles de voir leurs capacités de parentalité s'effondrer car le socle que constitue l'intériorisation de leurs figures parentales et du fonds social est miné. Solitude, perte d'illusion anticipatrice... Le climat transitionnel des échanges de début de séances (échanges d'informations) est ici clairement repéré comme un entre-deux que les parents s'approprient ce qui leur permet d'utiliser leur ambivalence.

Retour à l'indécidabilité avec la question du trauma crânien, inscrit dans la chair celui-là : image de soi étrange et image commune du groupe d'affiliation, avant/après de l'accident/maladie interne/externe... C'est autour de la fonction structurante du discours que D. Toubert-Duffort analyse ce lien groupal.

Pour finir, L. Vaucelle nous fait part de son expérience dans un SESSAD (atteintes neurologiques), qui conjugue plusieurs groupes parallèles (enfants, parents, fratrie). Elle part d'un questionnement (Masud Khan) : comment les appareils psychiques des personnes et des groupes impliqués vivent-ils la réalité de ces traumatismes cumulatifs ?

Cet ouvrage n'épuise évidemment pas la question du traumatisme qui a suscité et suscite encore bien des débats dans la communauté des psys. Mais en

l'abordant à travers le prisme du groupe, et des dispositifs groupaux du soin psychique, il explore plusieurs directions :

- l'expression traumatique du vécu groupal et son élaboration ;

- les potentialités thérapeutiques du groupe vis-à-vis du traumatisme ;

- la place de ce dernier comme « forme psychique » des origines permettant la décidabilité entre ce qui délimite l'intérieur ou l'extérieur du sujet et qui peut être travaillée dans le groupe comme lieu de la multitude transférentielle.